

## Le corps dans le bouddhisme

(avec extraits du canon pali et du livre « La pensée bouddhiste », 2016)

Thierry Falissard, auteur du livre « [La Pensée bouddhiste](#) »

Le corps est considéré de différentes façons dans le bouddhisme. Tantôt il est vu sous un angle positif, tantôt sous un angle négatif. Voici quelques réflexions inspirées du canon pali, recueil doctrinal de textes du Theravada. Certaines pourront paraître excessives voire « extrémistes », mais elles sont dans les textes, et cela correspond à ce que pratiquent moines et nonnes !

### 1. Aspect négatif - problèmes que pose le corps

Un des fondements du bouddhisme est la première vérité de l'existence comme insatisfaction, incertitude, souffrance, déception, et le corps en est la première cause :

Ce corps (*kāyo*) est une maladie (*roga*), un abcès (*gaṇḍa*), une flèche (*salla*), une douleur (*agha*), une oppression (*ābādhā*).<sup>1</sup>

Plus généralement, tout ce qui existe (ce qu'on appelle les cinq agrégats) est cause d'insatisfaction, incertitude, souffrance, déception, en raison de la pénibilité du corps et de l'esprit, et de la brièveté de la vie :

Un moine doit examiner de façon approfondie les cinq agrégats d'attachement [tout ce qui existe], comme impermanents, insatisfaisants, comme une maladie, un cancer (ou un abcès), une flèche, une douleur, une affliction, une chose étrangère, une désintégration, une vacuité, une absence de soi.<sup>2</sup>

Le Ratthapala Sutta (MN 82) parle du corps comme d'un « squelette enveloppé dans de la peau (*aṭṭhiṃ tacena onaddham*), rendu attractif par des vêtements ».

Au brahmane *Māgandiyā*, qui prétendait lui offrir sa fille, le Bouddha répond vertement :

Pourquoi voudrais-je ta fille, récipient d'urine et d'excréments ? Je ne voudrais pas la toucher, même pas de mon pied.<sup>3</sup>

Quelle est l'opinion des gens sur le corps ? Si vous demandez au premier venu comment il considère son corps, vous aurez en général deux types de réponses.

1. « Mon corps m'appartient ». Le problème est que l'on établit ainsi une séparation entre le corps et un « soi » mal défini qui en serait le propriétaire, et que l'on tombe dans un dualisme matière/esprit à la façon de Descartes. Ce « soi » n'existe pas, en vertu d'anatta (sauf en vérité conventionnelle). Un autre problème est qu'on ne sait pas définir cette notion de propriété et d'appartenance, car on ne peut se séparer de son corps, en changer, le prêter, le vendre, etc.

2. L'autre point de vue est que « je suis mon corps ». C'est ordinairement le point de vue du droit civil, en général : comme le corps est la personne, il est inaliénable (ce qui aboutit par exemple à l'illégalité de la vente d'organes). Mais le point de vue « je suis mon corps » a été réfuté très tôt par le bouddhisme<sup>4</sup> : si l'on était son corps, l'on pourrait faire en sorte qu'il ne vieillisse jamais et ne soit pas malade. Si l'on n'a pas un pouvoir absolu sur une chose, on ne peut s'identifier à cette chose. Et en réalité, on a un pouvoir très limité sur notre corps (on ne peut volontairement arrêter ou accélérer notre digestion ni les autres grands systèmes qui le font fonctionner, arrêter nos cheveux ou nos ongles de pousser, etc.). Ayant bien peu de pouvoir sur notre corps, à peine plus que le pouvoir que nous avons sur un objet à portée de main, nous ne sommes pas lui.

En réalité, ces deux points de vue sont erronés (bien que valables en vérité conventionnelle).

<sup>1</sup> *Ayaṃ kho pana māgandiyā kāyo rogabhūto gaṇḍabhūto sallabhūto aghabhūto ābādhabhūto. (Māgandiyā sutta)*

<sup>2</sup> *Sīlavatāvuso koṭṭhata, bhikkhunā saññacupādānakkhandhā aniccato dukkhato rogato gaṇḍato sallato aghato ābādhato parato palokato suññato anattato yoniso manasikātabbā. (Sīlavant Sutta)*

<sup>3</sup> *Kimevidam muttakarisapunaṇam | Pādāpi nam samaphusitum na icchi. (Māgandiyā Sutta, Suttanipāta)*

<sup>4</sup> Voir par exemple le *Cūlasaccaka Sutta*.

Nous ne sommes pas notre corps et il ne nous appartient pas :

Ce corps (*kāyo*) ne vous appartient pas (*na tumhākaṃ*), ni n'appartient à d'autres (*nāpi aññesaṃ*). C'est le [résultat du] karma passé, généré (*abhisankhataṃ*) et façonné par la volition (*abhisāñcetaṃ*), quelque chose qui est [la base et l'objet de] la sensation.<sup>5</sup>

A qui appartient le corps, alors ? A la nature, à un système impersonnel de phénomènes interdépendants. Le problème n'est pas le corps mais l'attachement, un attachement source de souffrance (même dans les plaisirs du corps, car ces plaisirs sont conditionnés). Il est clair que nous pouvons avoir une influence sur notre corps : le corps est mu par notre volonté, mais ce mécanisme de volition lui-même ne nous appartient pas (car « on peut faire ce qu'on veut, mais non pas vouloir ce qu'on veut »). En dernier lieu, nous ne maîtrisons ni le corps, ni l'esprit, ni la volonté.

## 2. Destination du corps dans le Dharma : son abandon !

Il n'y a pas de croyance à la « résurrection des corps » dans le bouddhisme, même pour un Eveillé !

Le Bouddha a toujours refusé d'être personnalisé ou divinisé, et ne tenait pas son corps en grande estime (malgré le Mahāyana qui lui assignera des corps transcendants). Au moins Vakkali, très malade, qui lui disait « depuis longtemps je tenais à vous voir, mais je n'avais pas la force de venir vous rendre visite », le Bouddha répond :

Qu'y a-t-il à voir dans ce corps (*kāya*) putride (*pūti*) ? Qui voit la doctrine (*dhamma*), me voit, et qui me voit, voit la doctrine. C'est en voyant la doctrine qu'on me voit.<sup>6</sup>

Ceux qui lui dressent des statues devraient relire ce passage ! C'est bien de « corps putride » (*pūtikāya*) dont il parle (*pūti* provient d'une racine indo-européenne qui donne aussi « putride » et « pus » en français).

Un des buts du bouddhisme est l'abandon total (*pratinihsarga*, *paṭinissagga*), et cela concerne aussi le corps. Ainsi le Zen dit de façon tranchée :

Vous devez abandonner le corps et l'esprit. (*shinjin datsuraku* : Dōgen, Shōbōgenzō)

Que peut signifier « abandonner le corps et l'esprit » ? Cela veut dire s'en détacher, ne plus les voir comme « soi », et cela non par autosuggestion ou par conviction, mais par une perception directe. Ou (au début, faute de perception directe) de façon analytique : en voyant que c'est un composé d'éléments naturels.

Le *Theravāda* exprime cet abandon du corps en ayant recours à *vipassanā*, vue pénétrante du monde conditionné, qui permet de voir le corps comme une chose éphémère, « sujette à cessation » (*nirodhadhamma*), car soumise à la causalité :

Avec Connaissance transcendante (*sammappaññāya*) et avec la vue des choses telles qu'elles sont (*yathābhūtaṃ*), on voit que « par la cessation (*nirodhā*) de ce support (*āhāra*<sup>7</sup>), ce qui est venu à l'existence (*bhūtaṃ*) est sujet à cessation (*nirodhadhamma*) » ; alors, grâce à la répulsion (*nibbidā*), au détachement (*virāgā*), à la cessation (*nirodhā*), à l'absence de saisie (*anupādā*), on est libéré (*vimutto*) de ce qui est sujet à cessation.<sup>8</sup>

Le corps n'est pas « sauvable ». La conséquence de l'hypothèse d'anātman (l'absence de soi) est qu'il n'y a rien à « sauver » dans tout ce qui est conditionné, le « soi » n'étant ni créé ni détruit, mais le simple résultat de conditions phénoménales. C'est comme si on voulait « sauver » un arc-en-ciel ou une vague sur la mer. C'est impossible : ils apparaissent et disparaissent en fonction de conditions. On « sort » du conditionné (et entre autres du conditionnement physique) uniquement par la cessation des conditions causales. Le corps

<sup>5</sup> *Nāyaṃ bhikkhave, kāyo tumhākaṃ. Nāpi aññesaṃ. Purāṇamidaṃ bhikkhave kammaṃ abhisankhataṃ abhisāñcetaṃ vedayitaṃ daṭṭhabbaṃ. (Natumha Sutta)*

<sup>6</sup> *Kim te iminā pūtikāyena diṭṭhena, yo kho vakkali, dhammaṃ passati so maṃ passati, yo maṃ passati so dhammaṃ passati, dhammaṃ hi vakkali, passanto maṃ passati. (Vakkali Sutta)*

<sup>7</sup> *āhāra* est au sens propre l'aliment, la nourriture, au sens figuré, le support, la cause.

<sup>8</sup> *Tadāhāranirodhā yaṃ bhūtaṃ taṃ nirodhadhammanti yathābhūtaṃ sammappaññāya disvā nirodhadhammassa nibbidā virāgā nirodhā anupādā vimutto hoti. (Bhūtamidaṃ Sutta)*

créée de l'attachement, mais inversement l'attachement crée le corps ! La cessation du corps ne peut venir, en dernier lieu, que de la cessation de l'attachement.

### 3. Utilité du corps

C'est sans doute un paradoxe du bouddhisme que d'inviter au détachement du corps, tout en reconnaissant au corps une grande utilité ! Grâce au corps, on peut se détacher du corps !

1. C'est ici et maintenant, dans l'individu, que réside le problème, et ce n'est qu'ici et maintenant que la solution peut être trouvée, et pas ailleurs. Une citation célèbre le rappelle :

C'est dans ce corps long d'une brasse, avec ses perceptions (*sañña*) et sa compréhension profonde (*pañña*), que réside le monde, l'origine du monde, la cessation du monde, et le chemin qui y conduit.<sup>9</sup>

2. Attention aux tentatives ratées d'évasion du corps ! Il ne s'agit pas d'abandonner le corps pour devenir un ange ou une espèce de « conscience pure » dans un monde de la pure conscience (l'*arūpa-loka*, hypothétique monde non matériel). La « conscience pure », aussi élevée soit-elle, n'est pas le terme du chemin, au contraire, puisqu'on dit que les êtres de cet *arūpa-loka*, n'ayant pas de corps, sont incapables d'entendre la doctrine bouddhique et de se libérer (ils ne connaissent rien d'autre que leur « conscience d'exister »). De façon générale, le Bouddha met en garde contre toute recherche de « paradis » de ce genre.

3. Le suicide : mauvaise solution, car ce n'est pas du détachement. « L'ardoise cassée, le problème subsiste. » Ce n'est pas en tuant le corps qu'on résout le problème de l'existence.

Schopenhauer écrit ceci à propos du suicide, expliquant pourquoi c'est une erreur :

Celui qui se donne la mort voudrait vivre ; il n'est mécontent que des conditions dans lesquelles la vie lui est échue. Par suite, en détruisant son corps, ce n'est pas au vouloir-vivre, c'est simplement à la vie qu'il renonce. Il voudrait la vie, il voudrait que sa volonté existât et s'affirmât sans obstacle ; mais les conjonctures présentes ne le lui permettent point et il en ressent une grande douleur.

Le suicide est vivement déconseillé par le bouddhisme. Il n'y a que pour les Eveillés qu'il ne pose aucun problème, mais ces derniers ne le recherchent pas, bien que le suicide soit admissible en cas de souffrance physique intolérable (voir les *Godhika Sutta*, *Dabba Sutta*, *Channovada Sutta*, où de tels suicides sont décrits). Un cas de suicide de masse de moines est rapporté dans le canon *pāḷi* suite à un enseignement sur la contemplation du corps (*asubhabhāvanā*) qui aurait été mal compris (*Vinaya*, III, 68), car la tentation nihiliste, ce risque constant, est toujours là.

4. Le corps est utile comme support de méditation, cela est décrit plus loin.

### 4. Attitude à l'égard du corps

#### 1. En prendre soin sans attachement excessif

Le corps physique est évidemment la toute première source d'attachement, qui se manifeste aussi bien chez l'ascète (terreur quand le corps « disparaît » en méditation) que chez le non-ascète dans la vie courante. On peut trouver un nombre illimité d'exemples, depuis la crainte des opérations chirurgicales, de la vue d'un cadavre, jusqu'au refus par certains de la crémation, avec la croyance, historiquement récente, en une hypothétique « résurrection des corps » (on voit comme l'attachement au corps se projette dans le futur). Il y a même, dans les textes juridiques courants, une sorte de « sacralisation » du corps humain et de ses organes, l'ensemble étant considéré comme chose « hors commerce » (cette sacralisation ne s'étend pas aux autres êtres vivants que sont les animaux).

L'excès inverse dans le positif est évidemment très répandu : idéalisation du corps masculin ou féminin, de la beauté, de la santé, dans les publicités, le sport, etc. Il n'est pas considéré comme « normal » d'être laid, handicapé, malade ou souffrant, alors que le bouddhisme

<sup>9</sup> *Api cāhaṃ āvuso imasmim̐ yeva byāmamatte kalebare saññimhi samanake lokañca paññāpemi lokasamudayañca lokanirodhañca lokanirodhagāminiñca paṭipadanti (Dutiya-rohitassa Sutta)*. Le monde (*loka*) peut être compris aussi bien comme le monde physique que le monde subjectif des six sens.

rappelle constamment que l'existence est caractérisée par la souffrance, la maladie et la mort<sup>10</sup>.

La position du bouddhisme relativement au corps est celle d'une voie moyenne : ni attachement, ni mortification. On sait que le Bouddha a passé avant son Eveil six années dans de terribles austérités et des mortifications inutiles, finissant par ne manger qu'un seul grain de riz par jour. Dans le *Milindapañha*, Nāgasena recommande de considérer le corps, cette « grande plaie à neuf ouvertures » comme une **blessure** que l'on traite avec soin, pour la cicatriser, sans la chérir pour autant (car cela restera toujours une blessure).

## 2. Ethique

Les préceptes éthiques visent à contrer les conditionnements grossiers du corps. Il faut rappeler que l'éthique bouddhique se traduit en un minimum de cinq préceptes :

1. le respect de la vie (ne pas tuer)
2. le respect de la propriété (ne pas voler)
3. le contrôle des sens
4. le contrôle de la parole (notamment éviter le mensonge)
5. le contrôle de l'esprit par l'abstention d'intoxicants (alcool, drogues...)

Les préceptes sont complétés par la discipline mentale (*samādhi*) qui vise à libérer l'esprit en écartant les illusions qui l'obsèdent.

On pourrait dire que l'observation du corps et de l'esprit est la « méthode expérimentale » liée à la métaphysique bouddhique. L'esprit est à la fois l'observateur et la chose observée ; de ce fait, parvenir à caractériser tous nos conditionnements, c'est déjà commencer à y échapper.

En effet, le bouddhisme affirme que l'esprit a une capacité naturelle de clarté, de transparence, qui ne demande qu'à se manifester :

Cet esprit, ô moines, est lumineux (*pabhassara*), et il devient libre de souillures adventices. Le disciple *ārya*<sup>11</sup> bien instruit perçoit cela comme étant son état réel (*yathābhūtaṃ*), c'est pourquoi il y a un développement de l'esprit (*cittabhāvanā*) pour lui.<sup>12</sup>

Cette clarté de l'esprit passe d'abord par une tranquillisation du corps, puis par un dépassement du corps.

## 3. Le corps comme support de méditation

Le Satipaṭṭhāna Sutta (Sutta sur les applications de la pleine conscience) recommande notamment les pratiques suivantes :

- l'attention au va-et-vient du souffle : *Ānāpānasati Sutta*, pratique censée mener à la claire vision et à la délivrance (*vijjā-vimuttiṃ*), et éventuellement aux *jhānas*, états modifiés de conscience, surhumains
- l'attention à la posture du corps (assis, debout, en marche ou allongé)
- la méditation sur le caractère repoussant du corps (*paṭikkūlamānasikāra*) : 31 parties du corps sont examinées comme impures et repoussantes. Un autre Sutta, le *Nibbidā Sutta*, affirme qu'il y a « cinq choses dont la perception conduit à la révolte (*nibbidā*) à l'égard de l'existence : la saleté du corps (*asubhānupassī kāye*), l'écœurement de la nourriture (*āhāre paṭikkūlasaññī*), le dégoût du monde (*sabbaloke anabhiratasaññī*),

<sup>10</sup> Ce sont les *devadūta*, les "messagers divins" du *Devadūta Sutta*.

<sup>11</sup> "ārya" est le terme sanskrit (*ariya* en pāli) qui signifie "noble" (son antonyme *anariya* signifie "ignoble"). Le terme avait déjà perdu sa connotation raciale (liée aux Aryens) à l'époque du Bouddha.

<sup>12</sup> *Pabhassaramidaṃ bhikkhave cittaṃ tañca kho āgantukehi upakkilesehi vippamuttaṃ. Taṃ sutavā ariyasāvako yathābhūtaṃ pajānāti. Tasmā sutavato ariyasāvakassa cittabhāvanā atthīti vadāmīti. (Pabhassaravaggo, Aṅguttaranikāyo, Paṭhamo bhāgo)*

l'impermanence de toutes choses conditionnées (*sabbasaṅkhāresu aniccānupassī*) et la pensée de la mort (*marāṇasaññā*) ».

- la méditation sur les « grands éléments » (*mahābhūta*) : air, eau, feu, terre (+ espace, + conscience). Aujourd'hui on raisonnerait avec des atomes : ce corps n'est qu'une configuration d'atomes. Peut-on vraiment s'identifier à des combinaisons d'atomes de carbone, d'hydrogène, d'azote, et autres ?
- la contemplation de la mort (*maranasati*), par exemple avec la vue d'un cadavre dans un cimetière.

#### 4. Dépassement du corps

La croyance dans le moi apparaît (et peut disparaître) selon plusieurs niveaux d'illusion. On s'identifie à son corps ou à son esprit. Il est possible de se débarrasser de l'identification au corps avec la pratique de la méditation. En méditation avancée, on finit par ne plus avoir conscience du corps :

Si votre méditation marche bien, après un certain temps le corps disparaît. C'est merveilleux : vous êtes assis là, et vous ne sentez plus vos mains, vos jambes, votre corps, votre tête. Vous ne sentez ni douleur physique ni plaisir physique : tout cela s'est évanoui. Ainsi, en vous désengageant du corps, il s'apaise et devient calme, puis disparaît.

Bien sûr, cela peut faire peur, si l'on se définit comme étant son corps, si l'on se juge en bonne santé, costaud, etc. Quand on s'attache ainsi à son corps, cet attachement va se poursuivre quand on sera vieux ou malade : on est coincé avec ce vieux corps souffreteux parce qu'on n'a pas développé la capacité d'en lâcher prise et de lui permettre de disparaître. Il est donc très utile d'apprendre à méditer quand on est jeune : quand on apprend suffisamment tôt à lâcher prise du corps, cela devient plus facile à réaliser quand on est vieux et malade. Quand le lâcher prise aboutit à la disparition du corps, on comprend alors qu'on n'est pas le corps.<sup>13</sup>

Satya Narayan Goenka (maître de méditation birman) parle de *bhangañāna*, qu'il définit comme « état de dissolution totale de la structure physique du corps : il n'y a plus aucune solidité dans le corps, seulement des vibrations subtiles », dit-il.

Ce détachement, expérience qui peut survenir en méditation, peut donner au début la sensation étrange d'être « désincarné », mais c'est une étape normale, et en aucun cas pathologique, de la méditation. Le corps finit par être vu comme dépourvu de soi ou de quoi que ce soit appartenant à un soi<sup>14</sup>, avant-goût de l'Eveil où tout est vu en permanence comme absence de soi.

Le moyen le plus efficace est la méditation de type *jhāna*, Ajahn Brahm la décrit en indiquant les étapes suivantes :

1. vigilance à l'instant présent : le passé et le futur ont disparu, et avec notre identité, nos projets, etc. On est « un corps parmi les corps ».
2. idem + silence : pas de commentaire sur ce qui se passe, on accueille toutes les sensations et perceptions dans l'instant présent ; aucune réactivité.
3. idem + attention minimale portée au va-et-vient du souffle ; pas de contrôle du souffle.
4. idem + attention pleinement focalisée sur le va-et-vient du souffle ; plus rien n'existe que le souffle ; celui-ci n'est pas localisé, le reste du corps a disparu.
5. approfondissement de l'expérience : le souffle devient quelque chose de magnifique, grandiose, merveilleux.
6. au souffle est associé un nimitta, une lumière brillante vue par l'esprit, résultant de la concentration.
7. *jhāna* : disparition du corps, développement des facteurs mentaux du *jhāna*, notamment

<sup>13</sup> Ajahn Brahm, "The art of disappearing", 2011 (notre traduction).

<sup>14</sup> *Na kiñci attānaṃ vā attaniyaṃ* (par exemple : *Khemaka Sutta*).

joie, bonheur et équanimité.

## 5. Corps et esprit

Ce serait une erreur de croire que corps et esprit sont deux entités entièrement séparées, ou au contraire que l'un est le produit de l'autre, ou que corps et esprit sont identiques. Ils existent en dépendance l'un de l'autre, « comme deux bottes de paille appuyées l'une sur l'autre », selon la comparaison canonique. Bien que de natures différentes (en apparence), chacun dépend de l'autre :

C'est comme si deux bottes de paille étaient appuyées l'une contre l'autre. De la même façon, la conscience a pour condition (*paccayā*) le nom et corps [l'être sensible], et le nom et corps a pour condition la conscience.<sup>15</sup>

La définition précise du lien<sup>16</sup> entre activités du corps et activités de l'esprit est déclarée « question sans réponse » (*avyākṛta*). L'esprit se présente vis-à-vis du monde extérieur comme un sixième sens, le mental (*manas*), en plus des cinq sens habituels supportés par le corps physique. A qui dirait que l'esprit est « dans le corps », on pourrait répliquer que le corps est aussi « dans l'esprit » : ce n'est que par l'esprit que le corps est connu.

Ce qui finit par être « libéré », ce n'est pas le corps, c'est l'esprit (*cittavimutti* : libération de l'esprit). L'Eveil supprime la souffrance de l'esprit, pas celle du corps. C'est la parabole des deux flèches, qui montre que le détachement complet du corps, pour un Eveillé, ne peut être atteint qu'à la mort (*parinirvana*). La douleur physique subsiste mais n'affecte pas son mental, car la « flèche » de la souffrance physique n'est pas suivie d'une seconde flèche, celle de la souffrance mentale :

Le disciple ārya bien instruit, quand il est touché par la douleur, ne se lamente pas, ni ne se plaint, il ne bat pas sa coulpe ni ne se désespère. Il ne ressent qu'une seule souffrance : physique, non mentale. C'est comme si l'on tirait une seule flèche sur un homme, non suivie d'une seconde : il ne ressentirait que la douleur de la première.<sup>17</sup>

Le nirvāṇa est parfois défini comme « absence de sensation<sup>18</sup> », ce qui choque beaucoup de gens. Le bonheur est vu non de façon positive, comme une satisfaction des besoins et des aspirations individuelles, mais de façon négative, comme absence de souffrance. Un Eveillé est « dans le monde, sans être du monde », il est comme en retrait, « engagé dans la pratique du non-agir », comme le dit le taoïsme. Il n'est plus identifié à son corps ou à son esprit, et cependant il agit, car il ne peut faire autrement, mais sans espoir de rétribution : il n'a plus rien à craindre, et plus rien non plus à espérer.

---

<sup>15</sup> *Naḷakalāpa Sutta*. Il s'agit plus précisément dans cette comparaison de deux bottes de roseau (*dve naḷakalāpiyo*). Une autre comparaison est celle de l'aveugle (le corps) et du paralytique (l'esprit) qui collaborent pour agir (*Visuddhimagga*, XVIII, 35).

<sup>16</sup> "Le corps et l'âme sont-ils identiques, ou sont-ils deux choses différentes ?" (*Cula-Malunkya Sutta*)

<sup>17</sup> *Sutavā ca kho bhikkhave ariyasāvako dukkhāya vedanāya phuṭṭho samāno na socati na kilamati na paridevati na urattāliṃ kandaṭṭhi na sammohaṃ āpajjati : so ekaṃ vedanaṃ vediyati kāyikaṃ, na cetasikaṃ. Seyyathāpi bhikkhave purisaṃ sallena vijejhayyaṃ, tamena dutiyena sallena anuvedaṃ na vijjheyyaṃ. Evaṃ hi so bhikkhave puriso ekaṃ sallena vedanaṃ vediyetha.* (*Salla Sutta*)

<sup>18</sup> *Etadeva kho ettha āvuso sukhaṃ, yadettha natthi vedayitaṃ* (*Nibbānasukha Sutta*) : "le bonheur (qu'il y a dans le nirvāṇa) est justement dû au fait qu'il y a absence de sensation".